

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Juin 1864.

No. 12.

SOMMAIRE.—Chronique.—Essai sur la Question Romaine.—De l'Influence de la Charité Catholique : lecture de Mr. Adélarde Boucher au Cabinet de Lecture Paroissial, le 1er Mars 1861 (Suite et fin).—Les travaux des champs : Extraits d'un discours prononcé par Mgr. Dupanloup à l'occasion d'un concours agricole, à Orléans.—Sur la mort d'une jeune fille (poésie).—Les trois vérités, par M. Paul Stevens.—Afre.—Pensées.

CHRONIQUE.

Nos lecteurs peuvent corriger les fautes que nous avons commises dans notre dernière chronique en apposant à cet écrit la date du 31 mai.

À Montréal, cette année, la Fête-Dieu a été célébrée avec beaucoup d'éclat. Grâce au beau temps et à l'excellent état des chemins, grâce au zèle des catholiques qui avaient décoré avec beaucoup de goût les rues par où la procession est passée, grâce aussi à la nombreuse assistance des fidèles, la démonstration a été imposante et solennelle.

Cette fête est une des plus belles de notre sainte Religion. Elle arrive dans la plus brillante saison, à l'époque où la nature revêt ses plus riches ornements. "Les solennités du christianisme," dit M. de Châteaubriand, "sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes." C'est donc avec un bonheur toujours nouveau que ceux qui croient en Dieu et qui sont convaincus de sa présence réelle dans l'Eucharistie voient sa manifestation publique dans cette circonstance. Pour eux Dieu est présent, il se montre au grand jour, il daigne accepter l'hommage de ses créatures et faire naître en leurs cœurs de profonds sentiments d'amour et d'adoration.

Un incident regrettable a donné naissance à

une foule d'injures et d'insultes à l'adresse des catholiques de la part d'un journal soi-disant protestant de cette ville. Un cocher, nommé Poole, se trouvant, avec sa voiture, soit par hasard, soit à dessein, près du lieu où passait la procession, voulut en traverser les rangs au galop de ses chevaux en culbutant tous ceux qui étaient devant lui. Ce furieux assaut fut repoussé, et Poole, tout penaud, fut obligé de diriger sa charge dans une autre direction. Nous ne savons si cet individu agissait de la sorte *proprio motu* ou sur l'ordre de ses maîtres. Dans tous les cas, le fait est arrivé comme nous venons de le rapporter et nous ne croyons pas qu'aucun homme de bon sens puisse le justifier. Il s'est trouvé cependant un journal assez sot pour vouloir défendre cette conduite brutale. Ce journal est bien connu pour sa haine invétérée contre notre Religion et nos institutions. Le *Witness* a donc cru justifier cette conduite en disant que les catholiques étaient des idolâtres et qu'ils n'avaient pas le droit de faire des processions publiques.

Nous n'entreprendrons pas de discuter avec le *Witness* nos affaires religieuses et nos droits; car ses platitudes et ses dénégations nous touchent peu. Le rédacteur de cette feuille ne mérite d'ailleurs aucune considération. Les protestants eux-mêmes répudient de semblables attaques et savent apprécier à sa juste valeur celui qui les fait. Nous dirons seulement que le libre exercice de notre culte nous est garanti par les traités, qu'il n'est pas opposé aux lois qui régissent ce pays, qu'au contraire nos lois nous protègent sous ce rapport, et enfin, que le *Witness* n'a pas le pouvoir de nous juger.

Les Canadiens-Français se préparent à fêter la St. Jean-Baptiste. Tous ceux qui s'enorgueillissent de leur origine française doivent s'unir pour participer à cette grande démonstration nationale.

Aux dernières nouvelles, l'Empereur et l'Im-

pératrice du Mexique n'étaient pas encore arrivés dans leurs états. L'on fait de grands préparatifs pour les recevoir et il règne un enthousiasme extraordinaire sur toute la route entre la capitale et Vera-Cruz, où ils doivent débarquer. A Cholula, où l'on suppose que Leurs Majestés s'arrêteront pour déjeuner, l'on construit 700 arcs de verdure.

Une révolte a éclaté à Haïti, mais elle a été immédiatement comprimée par le président Geffrard qui gouverne ce pays avec la plus grande habileté et la plus grande fermeté, depuis la déchéance de Soulouque.

En Angleterre, M. Gladstone, le chancelier de l'Échiquier, a prononcé un discours qui a produit une grande sensation. Il s'agissait de discuter un projet de loi ayant pour but de diminuer le cens électoral. M. Gladstone, en approuvant ce projet, a émis des idées qui ne tendent à rien moins qu'à admettre le suffrage universel. On conçoit facilement que les conservateurs se sont émus en entendant un ministre d'état exprimer des opinions si contraires à leurs principes. L'on sait que Lord Palmerston ne partage pas les vues de M. Gladstone sur ce sujet et l'on s'attend à un remaniement du cabinet avant la fin de la session.

La conférence dano-allemande continue ses séances, mais l'on ne pense pas qu'elle puisse régler les difficultés qui lui ont été soumises. Il y a divergence d'opinion non-seulement entre les parties belligérantes, mais encore entre l'Autriche et la Prusse et les puissances neutres. Les ministres de l'Autriche et de la Prusse ne veulent pas entendre parler du Traité de Londres et exigent la séparation des duchés du Danemark. Les représentants de ce dernier tiennent, au contraire, à l'acceptation du Traité comme base de la discussion. Quant aux puissances neutres les unes sont avec le Danemark, tandis que les autres proposent de nouveaux plans. Ainsi, cette conférence est comme une Tour de Babel, où chacun parle une langue différente. Finiront-ils par se comprendre? Celui qui trouvera la solution de l'affaire voudra bien nous la communiquer; nous en ferons part à nos lecteurs avec le plus grand plaisir.

L'on a reçu, paraît-il, à Londres, le 20 de mai, des nouvelles alarmantes sur la situation des Indes. C'est ainsi du moins qu'un journal français (*Le Pays*) explique la baisse assez forte qui vient de se produire sur les consolidés.

L'Angleterre va se trouver en conflit avec la Perse à propos de la souveraineté de l'île Bahraïn, dans le golfe Persique. Le journal *La France* donne les renseignements suivants sur cette nouvelle difficulté :

“ Il existe sur la côte du golfe Persique un groupe d'îles renommées pour la pêche des perles. Les Anglais se sont emparés, il y a

quelques années des plus importantes de ces îles et notamment de celles de Tarout, d'Arad et de Samahé; mais ils avaient respecté l'île de Bahraïn ou de Manaïna, habitée par le chef arabe qui gouvernait l'Archipel entier.

“ Ce chef est mort récemment, et comme, de son vivant, il avait vendu aux Anglais, pour en jouir, après sa mort, ce qui lui restait de ses anciennes possessions, et notamment l'île de Bahraïn, le gouvernement britannique s'en est immédiatement emparé.

“ En apprenant ces faits, la cour de Téhéran a énergiquement protesté, déclarant que par un traité conclu avec Feth-Ali-Shah, en 1795, le souverain des îles Bahraïn, agissant pour lui et ses successeurs, s'était placé sous le protectorat de la Perse, à laquelle il avait cédé ses Etats en cas d'extinction de sa dynastie.

“ Malgré cette protestation l'Angleterre a continué d'occuper Bahraïn, qui a un grand intérêt pour ses possessions de l'Inde et qui va devenir un point fortifié plus important encore que Périm, dans la Mer-Rouge.”

Nous voyons par le *Moniteur* du 17 mai, que les insurgés, en Algérie, ont été cernés et que leur retraite vers le désert a été coupée. On s'attend à une prompt suppression de la révolte.

Le vapeur transatlantique, le *Virginia*, nous a apporté la nouvelle de la mort du maréchal Pélissier, Duc de Malakoff, gouverneur général de l'Algérie. Le maréchal Pélissier (Amable Jean Jacques) est né le 6 novembre 1794, à Maronne, près de Rouen. Il reçut son instruction militaire à l'école de St. Cyr. Il commença sa carrière en 1815, comme sous-lieutenant d'artillerie et gagna tous ses grades, ses décorations et ses titres sur les champs de bataille. Tout le monde sait qu'il fut nommé Duc de Malakoff, avec une pension annuelle de 100,000 francs, pour les services qu'il a rendus en Crimée.

Les insurgés, à Tunis, viennent de choisir pour leur chef, un nommé Mondouh, shériff de Kef, généralement connu sous le nom de Bey de la Montagne. On croit que ce dernier l'emportera sur le Bey de Tunis; car les forces dont il dispose sont comparativement beaucoup plus grandes que celles qui sont à la disposition du Bey régnant. Mondouh a sous ses ordres 14 à 15,000 hommes, et la capitale n'est défendue que par 7 à 800 soldats. Ce chef vient d'envoyer au Bey de Tunis un ultimatum dans lequel il exige la destitution du Kaznadar, l'abolition de tout impôt non reconnu par le Koran, la consolidation de la dette publique et quelques autres concessions moins importantes. Le consul français a conseillé au Bey de faire quelques concessions et notamment de renvoyer son ministre; mais le consul anglais le pousse à la

résistance et le Bey place sa confiance dans les conseils de celui-ci.

Les puissances européennes ont des forces navales considérables dans le port de la Goulette, dans la Tunisie et le consul de France a trouvé le moyen d'armer 5,000 Mozabies pour défendre les Européens.

Le *Monde* dit que les Siamois, travaillés par l'influence anglaise, veulent renverser le roi de Cambodge, protégé par la France. Le gouverneur de Cochinchine a envoyé des troupes à son secours ; les siamois avaient déjà envahi le territoire cambodgien.

Essai sur la question Romaine.

N'avez-vous jamais réfléchi sur la destinée de ce Roi dont la dynastie est immortelle, et qui depuis tant de siècles apparaît à l'humanité comme un ange de paix et comme un gage de salut dans tous ses malheurs ? Voyez ce vicillard dont le front est orné d'une triple couronne, il n'a point d'armées imposantes, son nom ne fait point trembler, cependant il commande à plus de deux cents millions de sujets ; — cet homme, vous l'avez deviné, c'est le Pape, le Pontife-Roi.

Aujourd'hui que la révolution gronde autour de Rome et croit enfin pouvoir étendre sa main sacrilège sur ce qui reste du patrimoine de St. Pierre, n'est-il pas du devoir de tout bon catholique de s'éclairer sur les prétentions des rebelles et de tous ceux qui prêtent la main à tant de forfaits ?

Dissimulant leur haine contre l'Eglise du Christ et son Vicaire, ils veulent, disent-ils, délivrer le pape du gouvernement de sujets sans cesse révoltés. Après tout, pourquoi tant de soins temporels ? ne lui suffit-il pas du pouvoir spirituel ? Pourquoi régner sur les corps, pourvu qu'il règne sur les consciences ? Le pape, ajoutent-ils, n'a pas toujours été roi et cependant l'Eglise n'en subsistait pas moins.

C'est sous ces hypoerites protestations, qu'on favorise les révolutions ; car on sait fort bien qu'une fois le pape dépouillé de ses Etats, il serait plus facile de diminuer son influence spirituelle sur l'esprit de bien des catholiques. C'est pour nous mettre en garde contre de tels principes que nous allons étudier l'origine du pouvoir temporel des papes et les bienfaits sans nombre qu'il a procurés à l'univers entier et surtout à l'Europe.

Le Pape doit être indépendant de toute autre puissance, et cela non seulement pour le bien de l'Eglise, mais encore pour le bonheur et la tranquillité des royaumes. Si le Pape n'était pas libre et indépendant, mais un souverain pensionné de l'Europe, il est évident que les autres rois soupçonneraient tous ses actes d'être influencés par le monarque protecteur. La grande voix du Chef des fidèles ne serait plus regardée comme l'écho de cet Esprit divin qui dirige invisiblement la barque de Pierre. Peu à peu la foi s'altérerait par cette défiance, et bientôt chaque peuple demanderait son patriarcat comme cela est arrivé dans les pays protestants. Dès lors, l'unité de l'Europe et du monde entier serait rompue pour toujours et on verrait même disparaître cette éducation chrétienne qui reste aux nations protestantes et qu'elles tiennent du

catholicisme, sans vouloir le reconnaître. Bientôt peut-être le monde nagerait dans le sang, la civilisation disparaîtrait sous l'empire de la force et l'on reculerait jusqu'aux siècles de la barbarie.

Ainsi, l'ambition et les rivalités nationales sont une des raisons premières de la nécessité du pouvoir temporel des papes. Cette vérité a été profondément sentie par les plus grands hommes d'Etat et même par les ennemis les plus acharnés de l'Eglise.

D'un autre côté, n'est-il pas convenable que le Représentant de Dieu sur la terre jouisse d'une parfaite liberté et ne soit responsable qu'à Dieu ? Aujourd'hui que le mal peut, sans entraves, se montrer au grand jour, ne doit-on pas donner aux bonnes doctrines et aux enseignements religieux la plus grande facilité possible pour combattre les principes subversifs de la société ? Or, l'Eglise étant le corps enseignant par excellence, il lui faut pour condition première dans son action une parfaite indépendance. Il faut que ses préceptes parviennent sans contrôle à tous les fidèles, quels que soient leur langue et leur forme de gouvernement. Il fallait de plus qu'il y eût un tribunal humain auquel les peuples pussent appeler en dernier ressort contre les excès de la force. Il était dans les desseins de Dieu qu'il y eût un roi auquel tous les autres souverains donnassent le nom de père et qui tint une juste balance entre tous ses enfants. Il fallait pour cela qu'impartial à l'égard de tous, il put aimer d'un même amour tous les membres de sa grande famille. Il fallait qu'on ne pût même le soupçonner de préférence pour quelqu'un de ses fils, et pour cela il devait être indépendant de tous.

Aujourd'hui que la foi affaiblie des chrétiens ne permet plus au Souverain-Pontife d'exercer quelques-uns de ces grands pouvoirs dont il disposait au moyen-âge, il est plus nécessaire que jamais qu'il soit libre. Il n'y a plus ce respect qui rendait si auguste la personne du pape, il faut donc qu'il soit assez puissant pour se soustraire aux attentats sacrilèges que l'impiété et l'ambition ne cessent de multiplier. Dans ce siècle où l'on ne reconnaît d'autre droit que celui de la force, est-ce bien le temps de dire au St. Père : Livrez-nous tous vos domaines, et nous vous garantirons toutes vos prérogatives spirituelles ? D'ailleurs le pape n'est que l'administrateur des biens de l'Eglise, il ne pourrait en détacher la plus petite partie sans manquer à ses devoirs de Pontife, sans dérober aux fidèles le prix de leurs aumônes.

Il découle de tout ce que nous venons de dire que la souveraineté temporelle des papes est nécessaire : on pourrait en conclure immédiatement qu'elle est légitime et se borner là. Mais l'Eglise nous permet d'examiner les titres de cette souveraineté et d'en constater l'origine, elle sait assez que dans cet examen on rencontrera partout la main de Dieu présente et visible dans cette institution.

« Il n'y a pas en Europe, dit De Maistre, une souveraineté plus justifiable que celle des Souverains-Pontifes. Elle est comme la loi divine, *justificata in semetipsa*. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est de voir les papes devenir souverains sans s'en apercevoir et même à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevait le siège de Rome et l'on peut dire que le Chef de l'Eglise universelle naquit souverain. De l'échafaud des martyrs, il monta sur un trône qu'on n'apercevait point d'abord, mais qui se consolidait in-

sensiblement comme toutes les grandes choses, et qui s'annonçait dès son premier âge, par je ne sais quelle atmosphère de grandeur qui l'environnait, sans aucune cause humaine assignable."

Dans les premiers siècles, il est vrai, et au milieu des persécutions sanglantes, les papes ne jouissaient que de l'autorité spirituelle donnée par Jésus-Christ au chef des apôtres; ils n'avaient d'autre royauté que celle du martyr, d'autre liberté que celle de la mort. C'est à peine s'ils pouvaient jouir, comme les autres hommes, de la lumière du soleil, obligés qu'ils étaient de se réfugier dans des souterrains pour échapper à leurs persécuteurs. Ils n'exerçaient d'influence que par leurs vertus, leurs tourments et leur fin héroïque. Mais il faut bien remarquer que cette privation de liberté ne pouvait pas nuire alors à l'accroissement de l'Eglise, autant qu'elle le ferait à présent. Car à cette époque tout l'univers obéissant au même monarque, il ne pouvait encore y avoir de ces rivalités de mœurs, de lois, de coutumes différentes qui s'opposent au progrès du bien dans les Etats; mais lorsqu'il plût à Dieu de rendre le repos à son Eglise, et que dans la personne de Constantin il lui eut suscité un puissant protecteur, avec ce prince commença visiblement le pouvoir temporel des papes. Bientôt de nouveaux domaines s'ajoutèrent aux premiers. "Les richesses de l'Eglise romaine, dit encore l'illustre auteur que nous venons de citer, étant le signe de sa dignité et l'instrument nécessaire de son action légitime, elles furent l'œuvre de la Providence qui les marqua dès l'origine du sceau de la légitimité... C'est le respect, c'est l'amour, c'est la piété, c'est la foi qui les ont accumulées."

"Dans Rome encore païenne, le Pontife Romain gérait déjà les Césars. Il n'était que leur sujet, ils avaient tout pouvoir contre lui; il n'en avait pas le moindre contre eux, et cependant ils ne pouvaient tenir à côté de lui. Une main cachée les chassait de la ville éternelle, pour la donner au chef de l'Eglise éternelle."

Constantin le sentit si bien qu'il transporta le siège de son empire à Byzance. Depuis ce temps Rome ne fut plus la ville des Césars, on les vit s'établir à Pavie, à Milan, à Ravenne, mais non plus à Rome. Bientôt on voit arriver les Barbares: l'Italie est saccagée, ses peuples, au milieu de leurs calamités, ne savent plus quelle puissance invoquer. "Les papes étaient le refuge unique des malheureux, sans le vouloir et par la force seule des circonstances, les Papes étaient substitués à l'empereur et tous les yeux se tournaient de leur côté." Enfin ce fut au huitième siècle que la puissance des Papes devint indépendante par le don que Pepin leur fit de provinces qui lui étaient légitimement acquises par droit de conquête. Charlemagne leur confirma la donation de son père, et c'est par le don de ces deux illustres princes que les Souverains-Pontifes devinrent souverains temporels de droit, comme ils l'étaient de fait depuis longtemps. Comment après cela nier les titres que les papes ont à cette souveraineté? N'est-ce pas un pouvoir légitime que celui qu'on a acquis par des services aussi signalés, et par une cession aussi authentique des possesseurs? Ajoutons à ce droit la sanction de dix siècles pendant lesquels sans interruption cette puissance temporelle n'a cessé d'être reconnue par toutes les nations de l'Europe. Certes, où est le mortel, où est le monarque qui ait de pareils titres à une possession quelconque? Le pouvoir temporel

pourrait sans doute ne pas exister; mais Dieu ayant voulu qu'il existât, c'est dès lors l'œuvre de sa Providence, et tout homme sensé pourra y reconnaître sans peine la sagesse du Tout-Puissant qui, en même temps qu'il élevait l'Eglise, faisait évanouir la puissance de ces vils empereurs d'Orient, indignes de régner sur la belle Italie.

Après avoir vu que le pouvoir temporel, formé comme de lui-même par la force des choses, sanctionné par l'assentiment universel des peuples, est évidemment l'œuvre de la Providence, il serait sans doute intéressant de jeter les yeux sur les actes de ce pouvoir et de se convaincre par cette étude s'il en fut jamais de plus équitable et de plus dignement administré. Entrer dans ces considérations serait la matière d'un ouvrage immense et on sent assez que nous n'avons nul dessein de l'aborder. Mais parmi les nombreux et importants points de vue qu'il faudrait parcourir, pour nous borner ici à indiquer le moindre de tous, nous demanderons si Rome et l'Italie sont restées en arrière des autres nations, quant à la civilisation, la littérature, les beaux-arts; en un mot, s'il est vrai que là, le génie de l'homme, comme on l'a prétendu si souvent, a été étouffé par l'influence de la papauté. Il serait bien facile de se convaincre du contraire, et entre les objets de cet ordre de choses qu'on pourrait examiner, pour ne parler que de la formation des langues modernes, qui ne sait que l'Italie fut la première à former la sienne? Les peuples de l'Occident bégayaient encore un langage grossier, et, dès le XIV^e siècle, on voyait en Italie deux hommes de génie, le Dante et Pétrarque, fixer par des écrits immortels cet idiome si suave, si harmonieux, qu'il semble fait uniquement pour être chanté. Le siècle d'or de la littérature italienne porte le nom d'un pape (1), et précéda de cent ans celui de la France, de deux cents ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Nommer l'Italie, c'est nommer la patrie des beaux-arts. C'est elle qui a produit Michel-Ange et Raphaël, modèles éternels dans la sculpture et la peinture, et qu'on n'a point dépassé depuis. Et qui ne sait que ce sont les papes Jules II et Léon X, qui furent les généreux protecteurs de ces deux grands hommes et qui accordèrent à leur génie et à celui de tant d'autres artistes la gloire qu'ils méritaient.

Et quant à la civilisation et au bien-être de leurs sujets, peut-on dire que les Papes les aient négligés? Quoi de plus facile que de constater le contraire. Tandis que l'Europe était encore régie par une législation barbare, Rome, sous la direction paternelle des Souverain-Pontifes, jouissait d'une civilisation avancée. Dans leurs Etats, point de servage, point de ces impôts qui, au moyen-âge, accablaient les peuples. On n'enlevait que rarement le cultivateur à ses terres pour en faire un soldat; aussi le gouvernement du St. Père fut-il toujours par excellence le gouvernement paternel.

Aujourd'hui qu'on fait tant de bruit du progrès matériel, l'on reproche aux papes de rétrograder dans la voie de la civilisation et d'être ennemis du bonheur de leurs sujets. Quel est le pays où l'homme des villes comme celui des campagnes soit aussi heureux que l'italien? Ah! puisse-t-il toujours se préserver de ces influences fatales qui, sous le nom de fraternité, de liberté, ont enfanté les révolutions modernes! Ceux

(1) Le siècle de Léon X.

de cette nation que l'espoir d'une nouvelle liberté avait fasciné, n'ont point tardé à se repentir en voyant leurs privilèges violés, leurs biens dévastés par ces agents d'anarchie qui ont pris à tâche d'outrager tous les droits. Espérons toutefois que Dieu fera bientôt cesser l'épreuve qui pèse sur ce malheureux pays, et que des jours plus sereins lui ront pour l'immortel Pie IX. Oui, espérons que les souverains catholiques reviendront entourer de leur sollicitude le trône de ce Père commun des fidèles ; que le retour des esprits vers l'Eglise fera enfin cesser cet état de malaise qui travaille le monde au point que les souverains ne savent plus quel parti prendre, sur quelle base s'appuyer pour faire reconnaître leurs droits. Oui, et ne craignons pas de le répéter, ce ne sera que par un retour sincère à l'Eglise et la réintégration du Pape dans tous ses droits et domaines qu'on peut attendre la fin de toutes ces péripéties, et c'est sans doute le prix auquel Dieu mettra ses bénédictions.

P. H.

De l'Influence de la Charité Catholique.

Lecture de M. Adélaïde Boucher, au Cabinet de Lecture Paroissial, le 1er. Mars 1861.

(Suite et fin).

En Grèce où l'on cultivait surtout les lettres et les arts, l'absence de la charité ne se faisait pas moins sentir. Si l'on n'y offrait point aux dieux des sacrifices humains, on ne se privait nullement de satisfaire ses caprices et son humeur par la pratique des traitements les plus inhumains à l'égard des esclaves.

Lycurgue, dont les lois jouissent d'une si grande réputation de sagesse, avait pourtant décrété que tout enfant qui naîtrait difforme ou faible, serait abandonné et exposé dans une caverne près du Mont Taygète, afin qu'il y périt. Ici, nous voyons Agamemnon immoler sa fille de sa propre main ; ailleurs, Plutarque nous apprend que Démétria, Laëna, et quelques autres femmes de Sparte, tuaient de leurs propres mains leurs fils qui avaient combattu lâchement. A certaines fêtes, appelées Diamastigos, les mères présentaient à la statue de Diane, leurs enfants destinés à une lente flagellation, les regardant expirer sous les coups sans laisser échapper un soupir.

Et ce droit de vie et de mort, du mari sur la femme, du père sur les enfants, du maître sur les esclaves, du vainqueur sur le vaincu, est encore aujourd'hui dans les lois et dans les mœurs de la plupart des peuples idolâtres. Malgré leur contact plus ou moins immédiat avec les peuples chrétiens, le divorce, la polygamie, l'exposition des nouveaux nés et l'infanticide ont été et sont encore non seulement tolérés par ces peuples, mais autorisés par leurs lois, mais approuvés par leurs savants, leurs philosophes et leurs lettrés, mais légitimés par leurs traditions religieuses et les monuments de leur poésie !

M. Haussman, membre de la légation française en Chine, dans un mémoire qu'il a adressé de Macao, le 22 juillet 1845 à la société littéraire de Colmar, dit que " dans une province de l'Empire Chinois, le nombre des infanticides serait de trente-neuf sur cent et que même, dans certains villages, ce nombre s'élevait à cinquante

par cent pour les enfants du sexe féminin. Voilà où en est encore de nos jours l'un des empires les plus puissants et les plus civilisés du paganisme ! Et les véritables causes, les causes principales de ce crime épouvantable, de ce crime autorisé, de ce crime si fréquent, où sont elles ? Dans la misère du peuple, dans l'avarice des grands, ou plutôt dans l'absence de la divine charité, dans l'absence du catholicisme."

Telle était, mesdames et messieurs, l'effroyable dégradation de la société païenne : tout semblait perdu, désespéré pour l'humanité sur la terre, lorsque tout-à-coup Jésus parut et renouvela la face du monde... Quelques paroles sorties de sa bouche divine firent cette merveille :

BIENHEUREUX LES PAUVRES ! BIENHEUREUX LES MISÉRICORDIEUX !

Désormais en vain la Grèce et l'Italie étonnées se troubleront ; en vain l'Arceopage et le Sénat s'uniront-ils pour étouffer cette voix importune. Il n'est plus temps : l'amour du Fils de Dieu embrasera tout de son feu ; Rome et Athènes retentiront d'acclamations lorsque Paul, semblable à un ange des cieux, élevant la voix, et dominant des hauteurs évangéliques toutes les clameurs humaines, entonnera l'hymne de la charité triomphante et s'écriera :

LA CHARITÉ NE PEUT POINT PÉRIR !

Depuis le moment solennel où Jésus a promulgué le précepte de la charité, ce précepte si cher à nos cœurs et qu'il appelle son précepte à lui-même, la charité fut toujours le caractère et la marque distinctive de ses vrais disciples ; et si nous trouvons de la bienfaisance dans ceux qui se sont séparés de l'Eglise Catholique, c'est un reste de christianisme qu'ils en ont emporté, mais dont ils lui sont néanmoins redevables.

Parcourons l'histoire de l'Eglise Catholique. Tous les siècles portent l'empreinte de sa tendresse pour les hommes, et des bienfaits qu'elle a versés sur le genre humain. Je ne parlerai pas ici de ce que la Religion a fait pour le commerce et l'agrandissement des nations ; en inspirant par son désir des saintes conquêtes une noble ardeur pour découvrir des pays nouveaux ;—en assurant par l'invention de la boussole la marche sur des mers jusqu'alors inconnues, rendant ainsi l'Asie et l'Amérique tributaires de l'Europe.

Je passe aussi sous silence ce que la Religion a fait pour l'agriculture en desséchant les marais et défrichant les bois ; en détruisant par des exemples vénérables le préjugé qui avilissait la condition nourricière des hommes.

Que d'autres énumèrent les bourgs, les villes, les cités opulentes dont la Religion a couvert l'ancien et le nouveau continent ; les chefs-d'œuvre de l'antiquité, de la Grèce et de Rome, qu'elle a conservés. Que d'autres nous montrent la Religion détruisant dans la guerre le droit cruel d'égorger les vaincus, ou de les faire esclaves ; ou bien encore armant des chevaliers chrétiens, tantôt pour purger les chemins et les mers des brigands et des pirates ; tantôt pour arrêter les inondations jadis si terribles des barbares du nord de l'Europe ; pour moi, je ne veux ce soir que considérer sa tendre et ingénieuse sollicitude pour le soulagement de toutes les misères de l'âme et du corps.

Cherchez et dites-moi s'il est quelque espèce d'infor-

tune à laquelle elle n'ait pas tendu une main secourable ?

Serait-ce l'ignorance ? Mais qui ne sait que partout où le Catholicisme a paru, l'ignorance a été dissipée ? N'est-ce pas un fait constant et reconnu que la société chrétienne fut longtemps, seule, dépositaire des connaissances en tout genre ? Qui ne sait que la science alors inconnue au peuple, dédaignée des grands, n'avait d'asile que dans les monastères ; et que, dans ses enseignements, la religion suivit les progrès de l'esprit humain ? Ainsi proportionnant les lumières au développement de l'âge, elle a établi successivement les *Écoles*, les *Collèges*, les *Universités*.

Mais il fallait rendre ce bienfait perpétuel ; il fallait des hommes formés à cet art difficile et qui en eussent le goût. La religion l'a compris, et elle y pourvint ; elle établira ces *Corps* immortels, chargés de ces œuvres, appelés par état à les remplir, et exercés à le faire avec succès et désintéressement. Elle ne mettra aucun borne à ses bienfaits ; et comme elle est répandue dans tout l'univers, elle remplira tout l'univers de ses utiles établissements.

Mais de quoi servirait la culture de l'esprit, si l'on négligeait le cœur ? La science dont on abuse est un fléau plus dangereux que l'ignorance ; c'est une arme meurtrière dans la main d'un furieux, qui ne fait que blesser et donner la mort. La religion le sait encore ; aussi, en initiant la jeunesse aux connaissances utiles, elle la formera encore plus à la vertu. Quelle serait donc notre ingratitude, si nous qu'elle a élevés avec tant d'amour et de dévouement, nous tournions contre elle les bienfaits que nous en avons reçus ?

Mais "la religion de Jésus-Christ, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci." (1) Qui ne sait en effet que non-seulement elle est la source de la plus pure et de la plus solide prospérité pour les sociétés et les individus dès la vie présente,—mais que, dans les trésors de sa céleste compassion, elle a encore trouvé des remèdes pour guérir, ou du moins pour adoucir toutes les espèces d'infortune.

Pauvres enfants abandonnés, dès votre entrée dans la vie par des parents en qui la pauvreté ou la honte a étouffé tout reste de tendresse, écoutez la voix de la Sainte Église de J.-C. :

"Mes enfants, si votre mère vous a abandonnés, pour moi, je ne vous abandonnerai pas ; je vous tiendrai lieu de mère,—j'en aurai pour vous la tendresse et la sollicitude ; je formerai vos premières années, votre enfance et votre jeunesse ; je vous soutiendrai, je vous élèverai jusqu'à ce que vous puissiez vous suffire à vous-mêmes."

Entrons ensemble dans ces hôpitaux où les maladies les plus cruelles, les infirmités les plus humiliantes semblent s'être donné rendez-vous comme pour une exhibition universelle des misères humaines. Que votre délicatesse ne soit pas effrayée par la vue de ces pauvres infortunés que la charité chrétienne a su recueillir. Voyez avec quelle tendresse elle a pourvu à tous leurs besoins ; rien ne leur manque, linge propre, lit commode, nourriture convenable, mets choisis pour la convalescence, remèdes prompts et efficaces, habiles et dévoués médecins ; et pardessus tout, attentions délicates et assidues de ces anges de charité qui se glorifient du titre de servantes des pauvres. Le plus souvent ce

(1) Montesquieu.

sont de jeunes personnes, à la fleur de l'âge, quelquefois élevées dans l'opulence et la grandeur du siècle. On a même vu des princesses, des reines, des impératrices se dévouer à une clôture éternelle, aux veilles et aux plus rudes travaux pour servir Jésus-Christ que leur foi découvrait sous les haillons du pauvre.

Mais ces malades sont dégoûtants ! Ils sont couverts d'ulcères et de plaies infectes ! N'importe : la délicatesse de ces vierges magnanimes n'en sera pas alarmée !

Mais ils sont attaqués d'une maladie contagieuse ! N'importe ; la crainte de la mort ne peut ébranler ces âmes naturellement timides ; elles se disputent la palme du martyr de la charité.

"Peut-être, a dit quelque part le coryphée des impies, peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute naissance et de la fortune, pour soulager, dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse." Voilà ce que la vue des prodiges opérés par la charité catholique a arraché à Voltaire.

Le Canada, cette terre si abondamment fécondée par la divine semence du Catholicisme, a été aussi, lui, fertile en fruits de charité. Nos pères sentirent le prix de ces vierges sacrées, lorsque pour la première fois, elles abordèrent cette terre alors si chrétienne. Laissons parler le Père Charlevoix.

"Le jour, dit-il, de l'arrivée de personnes si ardemment désirées (de Madame de la Peleterie et de trois hospitalières) fut pour toute la ville de Québec un jour de fête : les travaux cessèrent ; le Gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage à la tête de ses troupes, au bruit du canon. Après les premiers compliments, il les mena au milieu des acclamations du peuple, à l'église où le *Te Deum* fut chanté.

"Ces saintes filles, de leur côté, et leur généreuse conductrice, voulurent, dans le premier transport de leur joie, baiser une terre après laquelle elles avaient si longtemps soupiré, qu'elles se promettaient bien d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne désespéraient pas de teindre de leur sang.

"Infidèles et chrétiens, sauvages et français, tous bénissaient celui qui seul peut inspirer tant de courage et de force aux personnes les plus faibles."

Mais quelquefois ces maisons de charité, qui renferment tant d'infirmités, ne peuvent recueillir le pauvre : il craint de se séparer d'une épouse, d'une famille chérie : la charité catholique tient alors compte de cette répugnance, respecte cette tendresse légitime ; elle pourvoira autrement au soulagement de l'homme qui souffre ; elle chargera les dames de la charité, les associés de la St. Vincent de Paul, de prendre soin de ses vêtements, de sa nourriture ; de lui porter des secours abondants et l'on verra les personnes les plus distinguées par leur rang ou leur opulence descendre dans l'humble chaumière du pauvre ; pénétrer par un escalier délabré dans la mansarde de l'ouvrier, afin de guérir ses maux ou du moins de les adoucir.

Le catholicisme n'a point oublié ces malheureux criminels que la société rejette avec horreur de son sein, en les stigmatisant d'une flétrissure éternelle. Il a fondé des hôpitaux pour les galériens, afin de leur apprendre à profiter de leurs maux, et donner à leur âme et à leurs corps tous les soins de la charité. St. Vincent-de-

Paul fut l'auteur de ces établissements si bienfaisants. Il fit plus : Un jour, il voit un de ces grands criminels qui pleurait; il avait laissé une femme, des enfants, dont il était l'unique appui. Vincent alors, embrasé de charité, demande sa place et l'obtient; et pendant quelque temps, ce saint prêtre porta la chaîne du forçat.

Et quand le ministre de la justice, inexorable par devoir, aura prononcé la fatale sentence, le ministre de la religion viendra adoucir la voix de la mort, mêler ses larmes avec celles du coupable, lui annoncer une grâce autrement importante que le Dieu des miséricordes assure au repentir comme à l'innocence. Il viendra lui montrer au delà du tombeau une vie meilleure que celle qu'il est forcé de quitter. Il ne l'abandonnera plus, il soutiendra les scènes les plus déchirantes; il le suivra jusqu'à l'échafaud, jusqu'à son dernier soupir.

La charité catholique ne redoute pas plus la mort que l'esclavage. La peste ravage Milan, Marseille, Alexandrie; St. Charles Borromée, Belzunce, les Evêques, les prêtres, les fidèles, tous à l'envi, se consacrent au service des pestiférés. Des étrangers même accourent dans les villes infectées de la contagion, pour partager les périls et les mérites de la charité, et pour cueillir la palme du martyre.

Eh! pourquoi aller chercher si loin des exemples! Treize ans ne se sont pas encore écoulés depuis que l'Amérique du Nord a pu contempler avec admiration l'héroïsme de nos Sœurs de Charité pendant les ravages du typhus. Toutes à l'envi briguaient le bonheur d'être envoyées dans ces vastes asiles où régnaient la maladie et la mort. Et comme le nombre des privilégiées était bien limité, chacune attendait qu'une de ses sœurs eut succombé dans l'exercice de la charité pour demander sa place au chevet des pauvres typhoïdes!

Je m'arrête; en vain j'essayerais de compter les diverses Institutions de charité fondées par l'Eglise Catholique; pour cela, il faudrait compter cette phalange de misères corporelles et spirituelles, triste apanage des enfants d'Adam. Bornons-nous à faire remarquer que Ville-Marie possède, en petit, comme l'abrégé et la récapitulation des œuvres les plus importantes établies par la charité catholique.

"Oui! cité de Montréal, tu es, comme il a été dit dans une autre enceinte, mais dans cette même tribune, tu es une cité de charité! Nous pouvons, avec un noble et légitime orgueil, présenter à l'admiration des étrangers tes hospices, tes refuges, tes asiles; car ce sont-là les plus beaux fleurons de la couronne de gloire qui rayonne sur ton front! Oui, Ville-Marie, à elle seule, a plus fait pour soulager la souffrance que des royaumes entiers qui ne sont plus vivifiés de l'esprit du Catholicisme."

Vous applaudissez, mesdames et messieurs, au tableau de cette charité immense et inépuisable de l'Eglise Catholique, et il semble que toutes les voix devraient s'unir, en un concert de louanges et de reconnaissance.

Hélas! pourquoi faut-il opposer à tant de bienfaits la noire ingratitude et les persécutions infernales qui en ont été le salaire et la récompense?

L'impie, vomie sur la terre par l'esprit du mal, fait entendre ce cri furieux, qui trouve un écho dans les cœurs corrompus et orgueilleux: "Otez-la, écrasez l'infame."

O mon Dieu! écoutez-les dans votre juste colère. Retirez cette Religion de dessus la terre ingrato

qui insulte à ses bienfaits, et rendez au genre humain tous ses anciens maux. Oui, ôtez-la cette Religion outragée; laissez régner l'impie; et vous serez suffisamment vengé!

Le Seigneur a entendu: il a permis le règne de l'impie; et en quelques jours se sont écroulés tous les monuments élevés, pendant plus de mille ans, pour tous les malheureux. Pauvres infirmes, vieillards, sortez de ces pieux asiles qui vous étaient ouverts, où des mains pures adouciaient vos douleurs; allez expirer sans secours au milieu des rues ou dans un réduit abandonné; c'est là que vous conduit la philanthropie anti-chrétienne!

Enfants abandonnés à l'aurore de votre vie, vous n'avez qu'à mourir; les mères que la Religion vous avait données, l'impie les a chassées, les a fait monter sur l'échafaud!

Victimes du libertinage, pour vous plus d'espoir de repentir; ces anges qui vous aidaient à rompre les chaînes du vice et du désordre, l'impie les a proscrites!

Ah! détestable impiété! tu n'es donc née que pour le malheur des hommes et pour les replonger dans l'abîme de la misère! Mais lui aussi, l'impie, sentira les bras des monstres que la Religion ne retient plus. Les Marat, les Robespierre, les St. Just, les Carrier, nous les avons vu s'égorger successivement entre eux, périr dans les antres et dans les bois, dévorés par les tigres qu'ils avaient démuselés, ou nouveaux Aman, périr sur les échafauds qu'ils avaient dressés pour la vertu.

Toi seule, ô douce et céleste Religion, tu travailles au bonheur des hommes; les malheureux sont tes enfants de prédilection, et ta charité les embrasse tous sans en excepter un seul. Tu es la lumière de l'ignorant, le soutien du pauvre vieillard, la mère de l'enfant abandonné, le médecin du malade indigent, le guide du voyageur égaré, le consolateur du coupable, le libérateur de l'esclave. Tu prends soin du pestiféré, tu veilles à la garde de l'innocence exposée, tu civilises le sauvage de nos forêts, et non contente de nous ouvrir les portes du ciel, tu travailles à rendre moins pénibles les sentiers de notre mortel pèlerinage!

Achève ton ouvrage! comble l'impie même de tes bienfaits, fais lui sentir le charme de tes douceurs, afin que vaincu par ta charité il revienne chercher auprès de toi le vrai bonheur!

Des hommes illustres par leurs connaissances, leurs talents et leur génie, Chateaubriand et Laharpe, après avoir suivi le torrent impie qui entraînait leur siècle, ont senti ces douceurs de la Religion Catholique, et ils en ont été comme enivrés. Ils ont raconté ses bienfaits avec enthousiasme et l'ont aimée avec transport. Pour expier leurs années d'égarement, ils ont travaillé par leurs écrits à faire passer, dans tous les cœurs, les flammes saintes dont ils éprouvaient les ardeurs.

Où, de siècle en siècle, malgré les ingrattitudes des hommes, la Charité, fille du Ciel, passera en faisant le bien et en guérissant toutes les misères; elle poursuivra son œuvre divine, car elle ne peut périr: *Charitas nunquam excidit!*

LES TRAVAUX DES CHAMPS. (1)

.....L'agriculture est le fondement même de la vie humaine : l'agriculture est la nourricière du genre humain. Ah ! si la véritable grandeur, Messieurs, si la réelle noblesse, c'est de servir à quelque chose ici-bas, c'est d'être utile, qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand que de donner au genre humain sa nourriture et sa vie ?

Je sais jusqu'à quel point l'industrie et le commerce nous intéressent : l'industrie, qui pénètre les entrailles de la terre, s'empare des forces de la nature et les assujettit au service de l'homme ; qui lui soumet l'eau, le fer, le feu, la vapeur, qui fait des tissus, des vêtements, des habitations, des voies rapides ; qui le protège, le défend et l'enrichit de toutes manières : le commerce, qui rapproche les peuples, leur permet d'échanger leurs biens mutuels, et fait profiter chacun des richesses de tous ; le commerce, par qui l'ancien monde tend la main au nouveau, et le nouveau envoie à l'ancien ses trésors ; le commerce, par qui la bonne foi, l'équité, la franchise, la justice sévère, l'économie, le travail et toutes les vertus fortes et secourables peuvent et doivent s'entretenir parmi les hommes.

Je sais tout cela ; mais enfin, ce n'est pas l'industrie, ni le commerce, c'est l'agriculture qui ravit au sol la sève de vie renfermée dans son sein ; c'est à elle que l'homme doit ce que les saints Livres appellent admirablement *robur panis*, la force du pain, et puis la joie de l'huile, *oleum letitiæ*, et cette autre liqueur, dont il ne faut pas abuser sans doute, mais dont l'Écriture n'a pas craint de dire qu'elle est faite pour réjouir le cœur de l'homme, *vinum lactificans cor hominis*.

Je ne parle pas ici, Messieurs, des fleurs, riante et odoriférante parure de la terre au printemps, et de tant de fruits délicieux, si aimables dans leurs riches couleurs, leurs parfums et leurs goûts exquis : fleurs et fruits, tous si variés, si perfectionnés en chaque saison par l'horticulteur et l'arboriculteur, que je suis heureux de nommer ici tous deux, car tous deux sont noblement au service du Créateur : non, j'oublie ce qui n'est que le dessert et la parure du banquet de la Providence ; je ne parle que de ce qui est le fond des choses, de ce festin sacré qui soutient toute la vie humaine. Le pain, le vin, la vie, eh bien ! c'est à la forte et austère agriculture que nous les devons. C'est par elle que Dieu nourrit l'humanité. Oui ! et de même que l'humanité, tous les jours, adresse au Père céleste sa prière et lui demande son pain, de même, Dieu l'a voulu de la sorte, elle dit aussi à l'agriculture : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Et voilà pourquoi, Messieurs, on n'a jamais pu, dans aucune langue, avilir rien de tout ce qui touche à l'agriculture : la bêche, la charrue, la herse, la faucille, tous les instruments du labourage, seront toujours des noms honorés dans toutes les langues, fidèles interprètes des vrais besoins et des vrais sentiments de l'humanité.

Mais que dis-je ? Dieu lui-même. Oui, parmi tous les

noms mystérieux que le Dieu éternel se donne dans les saintes Écritures, il en est un qui n'est pas le moins étonnant, et, pour moi, le moins attendrissant de tous. Certes, les noms du Dieu des armées, du souverain Juge, du Roi des rois, du Seigneur des Seigneurs, sont des noms pleins de gloire ; mais j'aime l'Évangile, et je bénis Jésus-Christ lorsqu'il me dit : Mon Père, c'est l'agriculteur : *"Pater meus agricola est."* Oui, c'est le Père céleste qui a créé les champs et qui les cultive le premier ; c'est lui qui fait lever le soleil et tomber sa pluie sur les bons et sur les ingrats ; c'est lui qui féconde et enrichit la terre ; c'est lui qui a donné à l'homme les animaux ouvriers du labourage ; c'est lui qui fait les saisons et leurs favorables influences ; c'est lui qui envoie la chaleur, les vents rafraîchissants et les tièdes ondées ; c'est lui qui garde aussi dans ses trésors la grêle, la foudre et les tempêtes, et qui les y retient souvent à la voix de nos prières : le laboureur mortel ouvre la terre et y jette la semence, mais c'est l'agriculteur divin qui fait croître et mûrir : *In-crementum autem dat Deus.*

Qui ne connaît cet ordre admirable ; qui n'a béni quelquefois cette toute-puissante sagesse et ces lois, par lesquelles se tiennent tous les êtres, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et par où subsiste cette harmonie universelle de toutes les parties de la création ? Le grain de blé a besoin de la goutte d'eau, la goutte d'eau vient du nuage, le nuage arrive sur l'aile des vents, il est monté dans l'atmosphère des profondeurs de la mer immense ; et c'est le soleil qui l'aspire dans les airs. Ainsi, tous les éléments, dans la main de Dieu, toute la nature, ont concouru à produire ce grain de blé qui nourrit l'homme.

Oui, ô mon Dieu, vous êtes le Dieu bon, et vous méritez que toutes les créatures vous bénissent et vous adorent ! Vous êtes notre Père dans les cieux, mais vous êtes aussi notre Père sur la terre ; non-seulement vous cultivez nos âmes, mais vous cultivez nos champs ; et à tous les titres, vous êtes le divin, l'adorable Agriculteur : *Pater meus agricola est.*

Et s'il faut, Messieurs, descendre de ces hauteurs, je le dirai dans la familiarité du plus simple langage. Voilà bien la raison de cet invincible intérêt que nous inspire tout ce qui, dans la nature, nous reflète Dieu : voilà la raison de ce charme mystérieux qui, bon gré, mal gré, nous attire tous plus ou moins vers les champs, vers les prairies, vers les moissons, vers ces grâces simples et pures des verdoyantes campagnes.

Ah ! pour moi, je l'avoue, oui, j'aime les champs. Quelquefois, dois-je m'en vanter ou m'en confesser ? quand on demande : Où donc est l'évêque d'Orléans ? c'est qu'après le grand travail, je me suis enfui aux champs, quelquefois aux montagnes, demander à la terre, aux feuilles, à l'air, aux oiseaux, aux nuages, au soleil, de me parler du ciel et de son maître.

Co n'est pas assez pour moi de dire, comme on le disait au dix-huitième siècle : J'aime la nature. Non, j'aime la campagne, ses aspects, ses habitudes, ses paysages et sa vie, ses grands arbres et ses riches floraisons, et cette germination profonde qu'on croit sentir et entendre dans les entrailles de la terre, quand elle sort de son sommeil au printemps.

En bénissant le vrai Jéhovah, j'aime à redire avec le poète (VING., *Egl.* 3) :

(1) Il est difficile de faire une peinture plus vive, plus animée et plus poétique des travaux des champs, quo ne le fait Mgr. Dupanloup, tout en se livrant d'ailleurs aux considérations les plus élevées, dans un discours qu'il a prononcé à l'occasion du concours agricole d'Orléans. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en leurs offrant quelques fleurs extraites de cette magnifique production.—Réd.

..... Jovis omnia plena ;
Et nunc omnis aget, nunc omnis parturit arbor ;
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.

Et aujourd'hui, mon esprit se repose avec joie parmi vous dans le silence des querelles humaines, et n'aspire qu'à parler des champs.

Mais je le dois avouer, et les nobles étrangers que nous sommes si heureux et si fiers d'accueillir aujourd'hui dans nos murs ne permettront cet aveu, j'aime d'un amour particulier les champs de l'Orléanais. Enfant des montagnes, ma vue et mon cœur se sont faits à vos horizons lointains, à vos plaines étendues et fécondes, à vos longues moissons jaunissantes ; et lorsqu'aux dernières limites de ces champs fertiles, où la vue semble errer sans fin, comme sur les flots ondoyants de la mer, lorsque je vois les derniers rayons du soleil se couchant dans sa gloire et illuminant tout de sa tranquille et splendide lumière, et à l'extrémité la bonté de Dieu plus radieuse encore, je me souviens alors de ces horizons dont le Dante disait autrefois qu'ils n'ont pour confins que la lumière et l'amour.

Che solo amor' e luce ha per confin.

Ah ! je la confesse encore, j'aime et je suis souvent, d'un pas pressé, les rives de votre fleuve majestueux : j'aime ses grands aspects ; je l'aime de ce qu'il semble ralentir ses rapides eaux, et prolonger ses vastes et gracieux contours, pour baigner plus longtemps vos campagnes.

J'aime aussi ce fleuve aimable, qui vous prête son nom, et naît sous vos pas, au milieu de la verdure et des fleurs ; car vous êtes une terre si féconde et si riche, que d'elle jaillissent des sources qui sont des fleuves à leur naissance : rives fleuries, eaux limpides et vives, qui bientôt peut-être, grâce à une administration hardie et généreuse, viendront rafraîchir les pavés brûlants de vos rues renouvelées, désaltérer vos enfants, et orner vos places publiques de ces eaux éternellement jaillissantes qui ne se tairont ni jour ni nuit.

J'aime aussi ces vignes et ces côteaux cultivés par une race laborieuse, qu'on voit aller au travail gaiement avec sa hotte avant l'aube du jour, et ces pépinières renommées, et ces sillons, si habilement tracés, qui entourent notre ville comme d'un grand jardin ; et ces vergers, d'où nous viennent chaque matin nos légumes et nos fruits.

J'aime enfin, car je dirai tout, j'aime ces sapinières odorantes et fructifiantes, image des sapins de mes Alpes :

Oh mihi, sola meæ super, (patria absentis) imago !

J'aime jusqu'aux plus sévères aspects de ces pauvres cantons de la Sologne où la terre, quoi qu'on en dise, n'est pas ingrate, puisqu'elle fait ce qu'elle peut, et demande seulement qu'on lui donne ce qu'il lui faut, prête à bénir la main d'où lui viendront les biens qui lui manquent.

Oui, j'aime les champs, et, dans les champs, les labeurs de l'homme, et le progrès par le labeur.

Mais ici, quel grand aspect de choses se révèle à mes pensées ; sous quel point de vue nouveau m'apparaissent ces nobles travaux de l'agriculture ! Savez-vous, Messieurs, ce qui les élève ce qui les ennoblit en ce moment à mes yeux ? C'est la grande coopération où je les vois entrer avec Dieu ; c'est la part merveilleuse qu'ils prennent dans l'harmonie universelle, dans l'équilibre

des éléments, dans le maintien des lois de la Providence.

Vous connaissez, Messieurs, ces grandes lois d'équilibre, sans lesquelles le genre humain ne saurait vivre ; je ne citerai que le cours continu des eaux, la juste proportion dans les éléments respirables, comme aussi dans les matériaux de la vie organique. Eh bien ! de ces trois grandes lois, les deux premières se soutiennent par l'action seule de Dieu. L'homme, par l'agriculture et les travaux qui s'y rattachent, intervient dans la troisième. Le cours continu des eaux se perpétue par l'évaporation, les vents, les glaciers. La mer, comme a dit le poète,

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par les eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle...

et le reste que vous savez.

De même, la respiration des végétaux, compensatrice de celle des animaux, maintient dans l'atmosphère, à l'aide des vents, la proportion de l'air respirable.

Vous, Messieurs, vous êtes les agents de la Providence dans l'accomplissement de ses vœux paternelles pour la nourriture de ses enfants. Tous ces matériaux de la vie organique, aspirés dans le sol par les racines des plantes, absorbés dans l'air par les feuilles des arbres, sont assimilés, sans être dénaturés, par les animaux qui en font leur nourriture. L'agriculteur sait les retrouver partout et sous mille formes diverses, pour en faire des engrais féconds, précieux supplément du fumier des étables. Les débris de nos manufactures, les résidus de nos usines et de nos mille industries, les immondices de nos rues, tous ces objets sans nom et autrefois sans valeur, qui finiraient par encombrer l'espace et infecter l'air, tout cela, Messieurs, vous le savez mieux que moi, ce sont vos trésors, ce sont les sources où vous puisez sans cesse, pour rendre au sol ce que vos récoltes lui ont enlevé ; et c'est ainsi, par cette rotation merveilleuse, que les éléments nécessaires de la vie organique se transforment et se rajeunissent perpétuellement, sans jamais s'épuiser.

J'admire, Messieurs, je ne saurais trop admirer cette grande fonction de l'agriculture et les secours que les industries de la science viennent ici lui prêter. Mais ce ne sont pas là vos seuls progrès ; je vous vois encore en collaboration directe avec le Créateur, non plus seulement pour des productions matérielles, non plus même dans le règne végétal, pour ces créations de nouvelles espèces, pour ce perfectionnement et cette multiplication des fleurs et des fruits, dus à un art si ingénieux, mais aussi pour des créations vivantes, pour l'amélioration des animaux, instruments du labourage et nourriciers de l'homme. Et dans votre riche exposition, je suis charmé de voir ces races remarquables de bestiaux, la belle race nivernaise, avec sa forme, sa couleur, sa pureté persistante, près de la belle race mancelle, si améliorée par les croisements, près de la race charolaise, si renommée par sa finesse et son ampleur ; j'aime à voir les moutons du Berry, qui alimentent nos belles manufactures d'Orléans, près de la race charmoise, l'honneur du Blésois ; et tous les produits si beaux et si variés de la Touraine et du Poitou. Je les contemple avec une admiration ignorante, mais curieuse et satisfaite ; et il n'est pas jusqu'aux humbles habitants, emplumés et bavards, des basses-cours de nos ménagères solognotes, qui ne réjouissent à voir. Savez-vous pourquoi ? Parce que dans tous ces produits, je contemplo

à la fois le don de Dieu, le travail de l'homme, et le progrès du bien-être pour tous.

Après les animaux, avant les matières et les choses, un classement intelligent a placé les machines, qui tiennent en effet le milieu entre l'être vivant et la matière inerte : ce sont, si je puis le dire ainsi, des choses amimées. Il y a deux mille ans, on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui, l'homme est libre, et c'est la matière qu'on a réduite à l'esclavage. Selon l'expression originale d'un Américain, habitant de cette terre encore souillée et déchirée par l'esclavage, des esclaves, voilà les machines avant Jésus-Christ ; le fer, le feu, l'eau, réduits en servitude, les machines, voilà les seuls esclaves dix-huit cents ans après Jésus-Christ.

La science, avec un petit tuyau de drainage, augmente de moitié la valeur de certains terroirs ; la science, avec un peu de chaux, transforme une lande en verte prairie ; la science, avec un peu de vapeur d'eau dans un tube de métal, bat, fauche, sème, moissonne, ou met en mouvement le tarare, le concasseur, le hache-paille, etc. L'homme a conçu, l'instrument exécute, la nature obéit.

À côté de ces progrès locaux ou encore à l'essai, j'aime les progrès généraux, l'amélioration des lois, les inventions honnêtes du crédit, l'assainissement des communes, les progrès de la viabilité par les canaux, par les routes par les chemins de fer. Sans doute, et je pourrais le regretter, ces derniers travaux ont fait, pendant trop longtemps, oublier un peu nos églises ; mais ils n'en sont pas moins un grand bienfait. Et je l'avouerai pour mon compte, hier encore j'en faisais l'expérience, quand je sillonne en tous sens, pour mes tournées pastorales, les routes de ce beau département, je suis heureux de n'en trouver partout que de bonnes. Elles me conduisent parfois à de bien pauvres églises ; mais enfin, aujourd'hui les routes sont faites ; j'espère, Messieurs, que maintenant vous nous ferez des églises, et même que vous songerez un peu à nos presbytères.

Enfin, Messieurs, j'admire et je considère aussi comme un grand progrès l'institution par le gouvernement et la fréquence de ces concours, écoles mutuelles des améliorations, appels à l'émulation, à l'industrie nationale, assemblées généreuses où les hommes se saluent, se donnent la main, se félicitent, se récompensent, s'encouragent, et où les plus humbles viennent fiers de leur année de travail, et s'en retournent heureux de leur journée de repos et du prix de leurs efforts.

Mais, je dois ici, Messieurs, j'en sens le besoin, et vous me reprocheriez de finir sans l'avoir fait, je dois remercier solennellement l'agriculteur, au nom de la société et de la religion.

Il y a longtemps que Sully disait : "Agriculture et pâturage sont les mamelles de l'Etat." Eh bien, les deux grandes sources de la fortune publique sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors.

Mais, de plus, la société doit à l'agriculture, ce qui n'est pas moins nécessaire à un peuple que le pain matériel et la richesse, des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie, l'activité, la prévoyance, la persévérance, sont nécessaires aux travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurcissent aux fatigues, et trempent les caractères en fortifiant les corps. De tous temps on a remarqué ces vertus de la race agricole : ses mœurs plus pures, *casta pudicitiam*

servat domus, comme disait admirablement Virgile : sa patience infatigable aux travaux, *patiens operum* ; sa frugalité modeste, *parvoque assueta juventus* ; son ferme bon sens et sa loyale équité,

*Extrema per illos
Justitia, excedens terris, vestigia fecit ;*

son esprit religieux. C'est pourquoi un auteur ancien, Columelle, qui a beaucoup écrit sur l'agriculture, disait : "La vie des champs est proche, sans aucun doute, et paronte de la sagesse : *Vita rustica dubitatione pro-cima et quasi consanguinei sapientia est.*" Et le vieux Caton disait aussi : "C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats."

N'est-ce pas, en effet, dans nos campagnes que se recrute aujourd'hui encore l'élite de notre incomparable armée ? Et n'est-ce pas là aussi, laissez-moi le dire, Messieurs, que se recrute une autre milice, celle de l'Église ? Oui, nos campagnes sont aujourd'hui nos plus riches pépinières de prêtres et de soldats.

Le soldat, le prêtre et le laboureur, ajoutez-y le magistrat, vous avez les grands éléments de la vie d'un peuple.

Et savez-vous pourquoi, Messieurs, le travail des champs est essentiellement moralisateur ? Je vous l'ai dit : c'est que cette lutte contre la rude nature, avec ses fatigues et ses périls, a pour nécessaires auxiliaires les plus mâles vertus. Interrogez l'expérience ou la science, l'économie politique ou la bonne routine du village ; elles vous disent, avec la religion, que la terre ne vaut que par l'homme, l'homme ne vaut que par son âme : intelligence, vertu, instruction, piété, du berger au fermier, du laboureur au propriétaire, voilà le premier capital et le fonds indispensable.

Savez-vous pourquoi la France est le premier pays du monde ?... L'Italie est plus belle, l'Angleterre est plus riche, la Russie est plus vaste ; mais nulle terre ne porte de plus vaillants cœurs et de plus honnêtes gens. C'est la vertu qui fait l'homme, Messieurs ; et de toutes les machines exposées ici, il n'y en a pas de plus parfaite, pour cultiver la terre et lui faire rapporter de gros revenus, que le cœur d'un bon chrétien, laborieux, économe, sobre et plein d'honneur.

L'Angleterre a le charbon ; l'Italie a le soleil ; la Russie a le blé, le bois, les métaux ; la France a l'homme, ses ouvriers incomparables, ses braves paysans, élevés près de leurs mères, à l'ombre de nos clochers. Les Français sont les premiers ouvriers, les premiers laboureurs, les premiers soldats, les premiers chrétiens du monde ; et dans Jeanne d'Arc vous saluez hier, Messieurs, une villageoise, une guerrière, une Française, une chrétienne, patronne et symbole de tout ce que je célèbre ici.

Le poète, autrefois, félicitait l'antique Italie de produire par le labourage, ces races vigoureuses des Marse, des Sabins, des vieux Latins, qui donnaient à Rome ses soldats, ses austères juriscultes, ses grands magistrats. Nous aussi, nous pouvons féliciter la France agricole, et lui dire, avec le poète : *Salut, terre bénie de Dieu ! mère féconde des moissons et des hommes.*

(A continuer.)

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Mère, pourquoi ce lit tout blanc,
Ces murs tendus de draps funèbres ?
Pourquoi ce feu pâle et tremblant
De ces cierges dans les ténèbres ?
Mère, pourquoi ce lit tout blanc ?

Suspendue aux bras de la croix
Pourquoi cette couronne verte,
Ces roses blanches que je vois
Et votre Sainte Bible ouverte
Appuyée au pied de la croix.

On a mis au front de ma sœur
Le voile et le bandeau qu'elle aime,
Et son beau bouquet sur son cœur ;
Mais d'où vient donc qu'il est si blême
Et si froid, le front de ma sœur ?

Et le glas dans les airs sonnait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale.

Depuis longtemps j'attends ici,
Sans respirer elle sommeille
Les yeux toujours fermés ainsi.
Oh ! veux-tu que je la réveille ?
Depuis longtemps j'attends ici.

Ta main répand l'onde sacrée
Sur ses aimables tresses d'or
Et comme un précieux trésor
Parmi ses longues tresses d'or
Ta main coupe la plus dorée.

Mais tu la serres sur ton cœur...
Mère, tu ne prends que des siennes ?
Coupe m'en donc comme à ma sœur,
Mère, prends donc aussi des miennes
Serre-les aussi sur ton cœur.

Et le glas dans les airs roulait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale.

Mère, tu ne me réponds pas,
Les pleurs roulent sur tes mains blanches,
D'où vient qu'en sanglotant tout bas,
Sur mon visage tu te penches
Mère, tu ne me réponds pas !

Et regardant pleurer sa mère
Il pleurait le petit enfant ;
Elle, d'un baiser caressant
Sur les yeux du petit enfant,
Dévorait une larme amère.

Viens prier aussi toi, mon fils !
Car Dieu reçoit les vœux d'un frère.
Baise les pieds du crucifix ;
Devant le chevet funéraire,
Viens prier aussi toi, mon fils !

Et le glas dans les airs roulait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale.

Pendant ton sommeil calme et pur,
N'as-tu jamais rêvé qu'un ange,
Balançant ses ailes d'azur,
De ton rideau levait la frange,
Pendant ton sommeil calme et pur ?

Sur ta paupière demi-close,
Parfois ne murmurait-il pas
De douces paroles tout bas,
Dis, ne murmurait-il pas
Des mots de sa bouche de rose ?

Oui, mère, surtout cette nuit,
Il m'a semblé que sur ma tête,
Un bel ange volait sans bruit :
Sous le ciel blanc de ma couchette
Il a plané toute la nuit.

Et le glas dans les airs roulait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale.

Around de son front radieux
Brillait une riche corolle,
Et puis deux blancs rayons des cieux
Jetaient une double auréole
Autour de son front radieux.

Il me présentait une palme
Avec un sourire d'amour :
Et vers un tout brillant séjour,
Avec un sourire d'amour
Il m'émoussait docile et calme.

Ce bel ange si ravissant
Qui t'appelle en songe et qui t'aime,
Sais-tu bien qui c'est, mon enfant ?
Né bien ! c'est ta sœur elle-même,
Ce bel ange si ravissant.

Et le glas dans les airs roulait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale.

Mère quand la rejoindrons-nous ?
Dit, tombant sur ses genoux,
L'enfant à sa mère qui pleure ;
Là-haut dans sa belle demeure,
Mère, quand la rejoindrons-nous ?

Mais tandis que le glas pressait par intervalle
Les tintements plaintifs de sa voix sépulcrale,
Quatre vierges en blanc enlevant le cercueil
Vers le temple sacré conduisirent le deuil.

P. R.

LES TROIS VÉRITÉS.

Il y avait une fois un pauvre brave homme qui s'appelait Jean Lafortune.

Ce Jean Lafortune vivait à la campagne. Sa maison, la plus humble de l'endroit, était à vrai dire plutôt une cabane qu'une maison. Comme il n'avait pas de terre à lui, ni chevaux ni bétail d'aucune espèce, Jean travaillait à la journée. L'été il allait faucher à droite et à gauche, l'hiver il bûchait.

De son côté la femme de Jean Lafortune filait quand elle n'avait rien d'autre chose à faire.

Comme à ces métiers-là on n'amassait guères de rentes, quoique souvent, soit dit entre parenthèse, on vive de la sorte plus heureux que ceux qui en ont, et que l'idée fixe de Jean Lafortune était d'en avoir tôt ou tard, il lui vint un jour à l'esprit de courir le pays.

Il y a eu, de tout temps, de bonnes gens qui se sont imaginées, qu'il suffisait d'avoir quitté le clocher natal pour rencontrer la richesse et le bonheur. Mais hélas ! dès que ce phare de salut cessa de briller à leurs yeux, combien ont pleuré amèrement leur folie, et combien, en butte à toutes les horreurs, à toutes les humiliations de la pauvreté, ont regretté, en mourant sur la terre étrangère, l'humble village qui les vit naître et le coin de terre béni où reposent les cendres de leurs pères.

J'ai dit tout à l'heure que Jean Lafortune voulait courir le pays. Un beau matin, son parti étant irrévocablement arrêté, il fit son paquet, ce qui ne fut pas long car il ne pesait guères, embrassa sa femme qui pleurait à chaudes larmes et son garçon qui pleurait de voir pleurer sa mère, et leur dit en s'efforçant de ne pas pleurer lui-même : quand j'aurai gagné de quoi nous établir comme le voisin, je reviendrai, mais pas avant. Je veux courir ma chance comme un autre et

quelque chose me dit que je réussirai. Dieu merci ! j'ai de bons bras, j'ai bon pied et bon œil. Avant trois ans, je puis gagner de quoi acheter une terre. La quatrième je travaillerai pour les animaux et le grément, et la cinquième, tu me verras de retour.

Puis Jean partit. A quatre ou cinq arpents de chez lui, il se retourna avant de gagner un chemin de traverse, pour jeter un dernier regard sur le foyer qu'il abandonnait, et voyant, sur le perrou sa femme et son garçon qui pleuraient toujours, il se mit à son tour à pleurer comme un enfant, en continuant sa route.

Jean Lafortune voyagea pendant dix ans. Au bout de ce temps, il n'avait augmenté qu'en âge. Cela méritait réflexion, il se mit à réfléchir sérieusement. J'avais trente ans, se dit-il, quand je partis de chez moi sans autre fortune que mes bras ; me voilà rendu à quarante, et je n'ai guère gagné davantage, si non que mes bras sont plus fatigués que le jour de mon départ. Pâtir pour pâtir, j'aime mieux pâtir, s'il le faut, avec les miens là-bas, que seul ici comme un chien. Retournons-en. Et Jean remit le cap dans la direction de son clocher.

Jean se trouvait encore à trois journées de chez lui lorsqu'il arriva près d'une ferme qu'il n'avait pas remarquée, sur son passage, dix ans auparavant. Un vieillard de haute taille se tenait sur le pas de la porte et le regardait venir.

Ce vieillard avait une longue barbe blanche, et une tuque rouge lui couvrait la tête. Il était vêtu d'un ample capot gris d'étoffe du pays, et une ceinture flechée à couleurs voyantes serrait sa taille élançée et pleine de vigueur.

Arrivé en face de ce personnage, Jean qui avait soif lui demanda à boire.

Entrez, mon enfant, lui fut-il répondu d'un ton paternel, vous me paraissez venir de loin, vous reprendrez mieux votre route quand vous vous serez reposé quel-que temps.

Jean avait faim et soif, Jean de plus était fatigué ; il ne se fit donc pas prier et entra.

La table était encore mise, le vieillard y conduisit le voyageur et après l'avoir engagé à boire et à manger comme il faut, il lui demanda d'où il venait et où il allait.

Jean raconta son histoire tout en mangeant à belles dents.

Quand il l'eut finie, avec la dernière bouchée, il se disposait à remercier le vieillard et à partir, mais ce dernier le retint et lui dit :

Mon ami, vous avez eu grandement tort de quitter ainsi votre femme et votre enfant. Il est bien rare que le bonheur accompagne ceux qui abandonnent l'humble clocher de leur village et leur famille, parce que du même coup ils désertent les seules vraies joies que l'homme puisse goûter ici-bas ; celles que donnent la religion et le foyer domestique.

J'ai beaucoup vécu, mon enfant, et par conséquent j'ai beaucoup vu dans ma longue carrière, j'ai connu bien de ces étourneaux, qui ont fui le nid paternel. Que leur est-il arrivé ? Au lieu de l'or et des merveilles qu'ils croyaient follement rencontrer sur leur route, ils n'ont trouvé que déceptions et misères. La plupart sont revenus, comme vous, plus pauvres qu'ils n'étaient partis, fatigués de la route et le désespoir au cœur. Quelques-uns sont morts tristement loin, bien loin de

leurs parents, de leurs amis, en proie à toutes les tortures du remords et de leurs espérances brisées. A peine un sur cent a-t-il rencontré ce qu'il cherchait.

Ce n'est pas en vain, mon ami, que Dieu a implanté dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie. C'est ce sentiment qui lui fait aimer par dessus tout, si humble qu'il soit, le lieu qui l'a vu naître, et les plus sages et les plus heureux ont toujours été ceux qui ont vécu où leurs pères ont vécu et qui mourront où leurs pères sont morts.

D'ailleurs, comme le dit le proverbe : pierre qui roule n'amasse pas mousse. Vous en êtes la preuve vivante. Pendant dix ans vous avez roulé à droite et à gauche, dépensant d'un bord ce que vous aviez gagné de l'autre, et enfin de compte vous en rapportez, pour nourrir votre famille qui vous attend depuis si longtemps, que la stérile histoire de votre longue absence.

Ne pleurez pas, mon pauvre ami, je ne dis pas ceci pour vous affliger, loin de là ; vous me paraissez d'un bon naturel et je ne demande pas mieux que de m'intéresser à vous, et de vous le prouver. Tenez, si vous le voulez, vous resterez chez moi pendant un an, j'ai besoin d'un bon travailleur sur qui je puisse compter, et je vous donnerai \$100 pour vos peines. Si cela vous va, vous pourrez vous mettre à la besogne dès demain matin. Dans tous les cas, ce serait toujours une jolie petite somme que vous rapporteriez chez vous, et vous demeurerez ici aussi longtemps qu'il vous plaira.

Jean ne se le fit pas répéter deux fois, et serra avec effusion la main généreuse que lui tendait le vieillard.

Le lendemain il était aux champs travaillant comme quatre.

L'année finie, Jean demanda ses gages.

Fort bien ! mon garçon, lui dit le vieillard, tu as bravement gagné tes cent piastres et je vais te les donner, puisque tu me les demandes. Cependant comme je suis très content de tes services, je veux te laisser le choix de cette somme ou d'une simple vérité qui vaut dix fois plus ; voyons, décide-toi.

Jean se gratta le front avec anxiété, regarda successivement son maître et le plafond et finit par déclarer qu'il préférerait la vérité.

A la bonne heure ! reprit le vieillard, voilà qui est bien répondu. Eh bien, mon enfant, retiens-la cette vérité, grave-la profondément dans ta mémoire et surtout observe-la dans n'importe quelle circonstance, le bonheur de ta vie entière en dépend : *suis toujours le vieux chemin.*

Jean sortit tout penaud et s'en retourna aux champs. Evidemment dans son esprit, cette maxime ne valait pas cent piastres.

Au bout de la seconde année, Jean se représenta devant le vieillard, et ce dernier lui tint à peu près le même discours que la dernière fois. La situation était difficile. D'un côté le pauvre diable voyait reluire sur la table une dizaine de piles d'écus tout neufs ; de l'autre, le bonhomme lui répétait de sa voix la plus solennelle :

Je te laisse le choix de ces cent piastres ou d'une vérité bien plus importante que la première et qui vaut cent fois cet argent.

Donnez-moi la vérité, dit Jean en baissant les yeux pour ne plus rencontrer ces beaux écus dont l'éclat lui donnait la fièvre.

—Fort bien, mon garçon, je suis content de toi.

Ouvre bien les deux oreilles et n'oublie jamais cette précieuse vérité que je te confie :

Ne te mêles jamais des affaires qui ne te regardent pas.

Si ma femme était ici, pensa Jean Lafortune en se dirigeant vers l'écurie, elle dirait bien que je ne suis pas fin comme de la soie, et ma foi ! je crois qu'elle aurait raison.

Au bout de la troisième année, Jean aborda le vieillard bien décidé à prendre son argent et à laisser de côté la vérité, s'il s'avisait de lui en offrir une nouvelle en guise de paiement, mais le discours que lui tint le bonhomme fut tellement sensé, tellement convaincant qu'il accepta encore les mêmes conditions.

Remets toujours ta colère au lendemain, mon garçon, fit le vieillard en replaçant dans son tiroir les piles d'écus qui resplendissaient sur le tapis vert de son pupitre.

Mille bateaux ! monsieur, exclama cette fois Jean Lafortune avec des larmes dans la voix, je crois bien que je vas vous laisser. Voilà trois ans que je vous sers et vous ne me payez qu'en vérités. Quand bien même j'aurais un minot de cette graine-là, ça ne me rendrait pas une poche de blé. Je sais bien que ça me rendrait plus savant que je ne suis, mais j'en saurai toujours assez long pour mon état. Si c'était un effet de votre bonté de me laisser partir, je vous en serais bien reconnaissant.

— Comme tu voudras, mon garçon, reprit le vieillard. Tu m'as toujours bien servi, tu accepteras ceci en cadeau, et en même temps le vieillard donna à Jean quelque argent pour faire sa route et une tourtière grosse comme un pain de dix livres.

Une heure après Jean Lafortune marchait gaiement au soleil, le long du chemin du roi, un lourd roudin de mérisier sur l'épaule au bout duquel se balançaient, noués dans un mouchoir solide, son butin et sa tourtière de dix livres.

Chemin faisant, il fut accosté par un voyageur ; c'était un gai compagnon, rieur, insouciant, s'en allant chercher fortune au loin.

Tous deux dégoisèrent de choses et d'autres quand ils arrivèrent à un endroit où la route se bifurquait : D'un côté se trouvait une forêt sombre, épaisse, à travers laquelle on avait ouvert un chemin nouveau, aboutissant, suivant toute évidence, à un village qu'on apercevait dans le lointain, car la flèche d'une chapelle scintillait au soleil, et l'on voyait monter, vers le ciel serein, comme autant de panaches, la fumée de plusieurs cheminées.

De l'autre côté, le vieux chemin serpentait à travers les champs, décrivant de capricieuses zigs-zags.

Jean Lafortune s'était arrêté tout court.

Qu'as-tu donc à regarder en l'air, lui cria son compagnon qui s'était engagé bravement dans le chemin nouveau ?

Je te regarde faire, et je te souhaite le bonjour, répartit Jean, mais je prends le *vieux chemin* !

— Pourquoi ça ? tu ne sais donc pas qu'il est deux fois plus long.

— C'est possible, mais un vieux philosophe que j'ai servi pendant trois ans m'a dit qu'il fallait toujours suivre le vieux chemin. J'ai payé cette vérité cent piastres, c'est bien le moins que je la suive.

— Ton vieux philosophe n'était qu'une vieille bête,

reprit le gai compagnon à travers les branches. Echauffe-toi donc comme il faut la carcasse au soleil, puisque c'est ton bon plaisir, mais je préfère l'ombre et je serai rendu deux heures avant toi. Au revoir !

Jean continua seul sa route. Arrivé au village, quelle ne fut pas sa surprise d'y voir tout sans dessus dessous !

Un groupe de femmes et d'enfants se tenaient en face de la chapelle autour du cadavre d'un homme assassiné que Jean reconnut avec horreur pour son compagnon de tantôt, tandis que les habitants accourus en foule, les uns armés de bâtons et de fourches, les autres de fusils, n'attendaient plus que l'arrivée de monsieur le maire pour se mettre à la poursuite des assassins.

Mon vieux maître avait raison, se dit Jean, en remerçant Dieu avec gratitude de l'avoir mené dans la maison de ce vieillard qu'il venait de quitter. Si l'on ne m'eût pas dit qu'il fallait toujours suivre le *vieux chemin*, je serais un homme mort à l'heure qu'il est. Décidément cette vérité vaut plus que cent piastres. Je la dirai à ma femme et à mon fils, et nous en ferons tous trois notre profit.

Une heure ou deux après avoir traversé le village, Jean Lafortune fatigué de la longue route qu'il avait faite cette journée-là, s'arrêtait à une hôtellerie d'assez belle apparence, et demandait à l'hôtelier le couvert pour la nuit.

Celui-ci s'empressa de donner une chambre à notre voyageur et après l'avoir prévenu qu'il viendrait le chercher bientôt pour le souper, le laissa seul.

Il commençait à faire noir. Jean déposa dans un coin son paquet et son roudin, ferma la porte, et par un mouvement de curiosité assez naturelle se mit à examiner, autant que le lui permettait l'obscurité naissante, la chambre où il se trouvait.

Un drap gris et épais, assez semblable à une voile de bateau, couvrait la moitié du plancher et sous le drap se dessinaient comme des formes humaines.

Surpris et curieux à la fois, Jean souleva un coin de cette toile. Horreur, des cadavres, les uns à peine décomposés, d'autres réduits à l'état de squelettes étaient couchés côte à côte sur le plancher.

Il se disposait à les compter lorsque l'hôtelier vint gratter à la serrure et le prévenir qu'on l'attendait pour souper.

Jean ouvrit aussitôt la porte, et une lumière éblouissante, telle qu'il n'en avait encore jamais vue, lui fit fermer un instant les yeux.

Il se trouvait dans une vaste salle éclairée par des milliers de bougies.

Une table longue couverte d'une vaisselle somptueuse et de plats d'or et d'argent d'où s'échappait une odeur délicieuse semblait attendre vingt-quatre convives, car il y avait vingt-quatre couverts. Cependant Jean Lafortune se trouvait seul avec l'hôtelier, et il n'apercevait pas même l'ombre d'un domestique.

Tout cela était étrange, merveilleux et terrible.

L'hôtelier s'assit au haut bout de la table, et d'un geste plein d'autorité invita Jean à se placer à côté de lui.

Jean obéit et s'assit sans dire mot.

Comme il se disposait à porter à la bouche l'aile appétissante d'une dinde rôtie, il entendit jouer un ressort secret ; et ce bruit sec, lugubre, venant du fond

de la salle, le fit rester en suspens, la main à hauteur des lèvres, et la fourchette sous le nez.

Tout à coup, une armoire s'ouvrit à deux battants, presque en face de lui, à l'endroit même d'où était parti ce bruit qui l'avait inquiété et livra passage à un fantôme.

C'était une femme ou plutôt un spectre décharné, d'une pâleur sinistre comme le linceul qui la couvrait de la tête aux pieds.

À voir les boucles de sa longue chevelure noire comme l'aile du corbeau éparées sur la blancheur du suaire, on eut dit des vipères se jouant sur la neige.

Il s'avançait lentement, solennellement vers le haut bout de la table, ses yeux caves et ardents fixés sur le voyageur.

Arrivé en face de l'hôtelier, le spectre s'arrêta, et entrouvrant son linceul, tendit un crâne vide et luisant qu'il portait à la main.

En ce moment, les trois personnages vivement éclairés par les nombreuses bougies qui illuminaient la salle, présentaient un étrange coup d'œil. Deux paraissaient pétrifiés tant leur immobilité était grande, l'hôtelier seul s'agitait en découpant les viandes et le pain qu'il jetait au fur et à mesure, dans le crâne, sans prononcer une seule parole.

Dès qu'il fut rempli, le spectre ramena sous le linceul la main décharnée qu'il avait tendue, reprit lentement le chemin de l'armoire et disparut bientôt avec le même bruit qui l'avait précédé.

Jean ne savait au juste s'il veillait ou s'il était devenu le jouet d'un horrible cauchemar, mais pour rien au monde, il n'eut osé hasarder un mot inquisiteur sur la scène étrange dont il était le témoin involontaire, tant il avait présente à la mémoire la sage maxime que lui avait donnée son ancien maître : *il ne faut jamais se mêler des affaires d'autrui.*

Cependant l'hôtelier se leva de table, Jean fit de même, tout en jetant un regard plein d'amers regrets sur ces bonnes choses auxquelles il n'avait guères touché, et les lumières venant à s'éteindre comme par enchantement, tous deux demeurèrent dans une obscurité profonde.

Le pauvre Jean, plus mort que vif, s'orienta le long de la muraille pour regagner sa chambre. Arrivé en face de la porte, elle s'ouvrit d'elle-même, et à la lueur incertaine de la lune il aperçut un lit étroit, qu'il se mit à inspecter de toute manière dessus et dessous, le tâtant et le désesant pour s'assurer qu'il ne recelait point quel que piège.

Satisfait de ce côté, il songea au bon Dieu qui ne l'avait pas encore abandonné jusqu'à ce jour, et il se mit dévotement à genoux pour faire ses prières et se recommander à tous les saints du Paradis; puis, sans se donner la peine de se déshabiller, il se jeta sur le lit après avoir mis toutefois à sa portée, son lourd bâton de mérisier.

La peur lui tint les yeux ouverts toute la nuit. Sur le jour, vaincu par la fatigue et les émotions de la veille, le pauvre diable allait s'assoupir quand les fanfares bruyantes d'un coq du voisinage annonçant le lever de l'aurore le réveillèrent en sursaut.

Sauter à bas du lit, prendre son bâton, son paquet et gagner la porte furent pour Jean l'affaire d'un clin d'œil. Il n'avait plus que la cour à traverser lorsqu'il tomba nez à nez avec l'hôtelier. L'effet de cette rencontre fut

si foudroyant pour le fugitif, qu'il ferma les yeux, et s'arrêta tout court les bras en avant et une jambe en l'air, ne bougeant pas plus qu'un poteau. Me voilà mort tout de bon cette fois, pensait-il, mais quelle fut sa surprise quand il se sentit tout-à-coup embrassé sur les deux joues. L'hôtelier lui serrait les mains avec les marques de la plus vive tendresse.

— Vous êtes mon libérateur, lui disait-il, vous avez rompu le charme qui pesait sur ma maison et vous avez délivré la créature qui est sortie hier soir de l'armoire, et dont l'arrivée vous causa une telle peur que vous oublâtes de souper. Les cadavres que vous avez vus dans votre chambre sont les tristes restes de vingt-trois voyageurs comme vous qui arrivèrent demander l'hospitalité dans cette maison et que leur curiosité perdit, car un sort inexorable les condamnait à la mort, du moment qu'ils risquaient une simple question sur ce qu'ils voyaient ou entendaient ici.

Avant de partir, j'espère, mon excellent et courageux ami, que vous voudrez bien déjeuner avec moi, et accepter une légère marque de ma reconnaissance éternelle.

Jean Lafortune alla donc déjeuner avec l'hôtelier, et il va sans dire qu'il mangea de meilleur appétit que la veille.

Quand il fut sur son départ, l'hôtelier le pria d'accepter une bourse de soie bien garnie, et Jean plus heureux qu'un roi reprit gaiement la route qui devait le mener ce soir même à son village, se promettant bien qu'aussi longtemps qu'il vivrait, *il ne se mêlerait jamais des affaires des autres.*

La nuit tombait quand Jean aperçut le clocher natal. À cette vue des pleurs involontaires mouillèrent ses yeux. Il y avait déjà treize ans qu'il ne le voyait plus.

Comme il était tard et que Jean ne voulait pas surprendre sa femme et son fils, il se dirigea tout droit chez le savetier, son voisin, qui demeurait en face.

Ce savetier, bavard comme plusieurs pies, connaissait beaucoup mieux les affaires d'autrui que les siennes. Jean ne pouvait donc tomber mieux pour avoir des renseignements sur sa femme et son fils.

Aussi fut-ce la première question qu'il lui fit en se mettant à souper, et Jean Lafortune apprit avec un sensible plaisir, par la bouche du digne homme, que sa femme était un modèle de vertu, que pendant sa longue absence les plus mauvaises langues n'avaient jamais eu gros comme la tête d'une épingle à dire sur son compte, etc., bref, un éloge sans pareil.

Le savetier lui apprit en sus que son fils était à la veille d'être ordonné prêtre.

Jean n'ayant pas fermé l'œil la nuit précédente, avait naturellement sommé. Il n'eut pas plus tôt fini de souper qu'il monta dans l'unique chambre du haut où l'attendait une robe de cariole qui lui servirait de lit pour la nuit.

Jean se déshabilla donc et pliait avec soin son capot pour s'en servir en guise d'oreiller, quand l'envie le prit de regarder à la fenêtre.

Elle donnait sur la rue, et de cette espèce d'observatoire il pouvait voir tout ce qui se passait chez lui, car il y avait de la lumière.

Jean se mit donc à regarder.

C'était bien là son logis. Rien n'avait été changé depuis son départ. Le lit était encore à la même place avec le même couvre-pied hariolé et les mêmes rideaux.

Son fusil pendait toujours à la poutre du milieu, et son violon se trouvait accroché au-dessus de la cheminée avec son archet comme la veille de son départ. Deux chandelles brûlaient sur la table, la nappe était mise et la femme passait et repassait dans la chambre d'un air affairé.

Tandis que Jean Lafortune se mettait l'esprit à la torture pour comprendre ce que voulaient dire ces préparatifs de fête, car évidemment ce n'était pas lui qu'on attendait, un homme de haute taille, enveloppé d'un grand manteau noir, traversa la rue, monta le perron, ouvrit familièrement la porte sans frapper, et se dirigea tout droit vers sa femme qu'il embrassa.

A cette vue un nuage passa sur les yeux de Jean. Tous les serpents de la jalousie le mordirent au cœur.

Sa première pensée fut de s'armer d'une hache, d'entrer chez lui comme un ouragan ; mais en ce moment, les paroles du sage vieillard lui revinrent à l'esprit :

REMETS TOUJOURS TA COLÈRE AU LENDEMAIN,

et Jean se coucha.

Toute la nuit, il fit des rêves affreux, épouvantables.

Le lendemain, de bonne heure, il descendit à pas de loup, prit en passant le marteau du savetier, et entra chez lui sans bruit, ce qui n'était pas difficile car on ne fermait pas les portes dans cet heureux temps.

Dans la première pièce, reposait sa femme, les mains jointes sur la poitrine, la figure calme et souriante.

Jean fit quelques pas plus loin. Arrivé en face de la pièce du fond dont la porte était ouverte, il aperçut un prêtre à genoux qui lui tournait le dos.

A cette vue, la surprise lui fit lâcher le marteau qu'il tenait à la main. Le prêtre se retourna, tous deux échangèrent un rapide regard et furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

C'était son fils, son fils unique ordonné prêtre la veille et qui avait obtenu la permission de venir voir ses parents.

Bientôt la mère fut sur pied, les embrassements recommencèrent et tous allèrent à l'église remercier ensemble le bon Dieu qui les avait si visiblement protégés, et le père et la mère eurent le bonheur d'assister à la première messe de leur fils.

Au déjeuner qui suivit, la fameuse tourtière parut sur la table, et quand Jean Lafortune y porta le couteau pour l'entamer, ses trois cents piastres en sortirent.

PAUL STEVENS.

AFRE.

I.

La ville d'Augsbourg est déserte ; il fait nuit, et sauf les palais de quelques prêteurs qui n'ont d'autre occupation que de se créer rapidement une brillante fortune aux dépens des provinces conquises, et de la dépenser ensuite en fêtes magnifiques, les rues sont plongées dans l'obscurité, et l'on rencontre à peine quelques esclaves faisant pour leur maître des commissions tardives, ou des hommes ivres qui chantent d'une voix enrouée.

Tout à coup, du palais du gouverneur sort une troupe de soldats armés de javalots et d'épées. L'on dirait, à les voir animés d'une rage furieuse, et se réjouissant

par avance à la pensée des supplices qu'endureront le lendemain les prisonniers dont ils vont s'emparer, qu'ils ont découvert une conspiration capable de saper les bases de l'empire, et de renverser de son trône le divin Dioclétien.

Ce n'est cependant pas vers les riches quartiers de la ville qu'ils se rendent ; ils suivent des ruelles étroites, et, assourdissant leurs pas, se rangent en silence autour d'une chétive habitation dans laquelle aucun bruit ne se fait entendre, et qui paraît vide de serviteurs. Le chef, suivi d'une petite troupe, pénètre dans l'intérieur. En ce moment, deux hommes, dont l'un parvenu à une extrême vieillesse et l'autre âgé à peine de vingt ans, s'occupaient à transcrire les pages d'un manuscrit qu'ils portaient de temps en temps à leurs lèvres, comme pour aspirer et faire passer dans leur sein le souffle brûlant qui l'avait dicté.

En entendant résonner dans la rue les pas lourds des soldats, le jeune homme se leva le front brillant de joie.

— Père, dit-il, le préfet romain ne nous oublie pas.

Le vieillard prêta l'oreille à son tour, et posant sa main tremblante sur le bras de l'adolescent :

— L'heure n'est pas venue, lui dit-il, fuyons...

— Fuir !

— Et nos frères ?...

Le jeune homme baissa la tête avec humilité, rassembla vivement les feuillettes épars qu'il cacha dans sa poitrine, jeta un ample et sombre vêtement sur les épaules du vieillard, et tous deux sortant de la maison, par un couloir dérobé, ménagé en cas de surprise, s'échappèrent tandis que les soldats impatients enfonçaient la grande porte. Ils pressaient le pas, marchant au hasard dans les rues, sans se demander où ils allaient, et songeant seulement à se dérober à la poursuite des satellites du préfet d'Augsbourg.

Enfin le vieillard exténué de fatigue s'appuya contre une muraille, sa faiblesse ne lui permettait plus d'avancer.

Implorer l'hospitalité pouvait être dangereux, mais en voyant l'état de son compagnon, le jeune homme prit une résolution rapide et pénétra dans le vestibule de la maison la plus proche.

Des flots de lumière ruisselaient de tous côtés, et des sons d'instruments prouvaient que ceux qui l'habitaient ne songeaient point encore à se livrer au repos.

En apercevant les deux étrangers, des esclaves richement vêtus s'approchèrent, les firent entrer dans une salle ornée de statues profanes, puis, leur ayant désigné des lits recouverts de précieuses fourrures, ils se retirèrent sans avoir prononcé une seule parole.

II.

Dans une pièce octogone, meublée avec un luxe prodigieux, et qu'embellissait à la fois des bas-reliefs antiques, de vases de porphyre, des urnes toscanes, des tentures de pourpre et des fleurs, se tenait assise sur un siège d'ivoire une jeune femme dont le visage, dans toute la fleur d'une éclatante jeunesse, offrait aux regards le type le plus parfait de la beauté.

Debout derrière elle, Digna, l'une de ces esclaves, mêlait des rangs de perles dans ses cheveux ; Euménia, la seconde suivante, attachait autour du bras de sa maî-

resse un riche bracelet, tandis qu'Euprépia lui présentait un miroir poli, dans lequel la belle et frivole créature étudiait la grâce négligée de sa coiffure nouvelle.

Des résines précieuses, venues de l'Asie, brûlaient dans des cassolettes. Des fioles remplis d'huiles parfumées pour embaumer la chevelure, des pâtes qui rendent la peau plus souple et plus onctueuse couvraient une petite table sur laquelle s'entassaient dans un charmant désordre de longues aiguilles d'or, des bijoux ciselés, des cachets, des chaînes, des anneaux d'une fabuleuse richesse.

— Suis-je belle ? demanda la jeune femme à Euprépia.

— La déesse de Chypre elle-même ne devait pas avoir plus de charmes.

Afre se leva, arrangea les plis de sa robe traînante, renvoya en arrière ses boucles légères, fit résonner les bracelets qui couvraient ses bras et se regarda une dernière fois dans le miroir de métal poli.

En ce moment un esclave entra.

— Je viens d'introduire deux étrangers.

— C'est bien.

— Dois-je préparer le souper ?

— On servira dans quelques instants... des huîtres du Lucrin, des cervelles de paon, des mirrènes, les fruits les plus rares... Un festin digne de moi et digne de mes hôtes !

Puis, souriante et radieuse, elle se dirigea vers la salle dans laquelle les deux fugitifs avaient été introduits.

III.

A l'aspect de la belle Cyprïote, dont les yeux hardis ne se baissaient pas et qui semblait avoir oublié que la pudeur est le premier voile de la femme, le vieillard surpris se leva, tandis que le front du jeune homme se couvrait de rougeur.

— Pardonnez-nous, dit le plus âgé des étrangers, d'avoir demandé ce soir votre hospitalité.

Afre sourit.

— Beaucoup des prêteurs et des préfets que Rome exile en Rhétie viennent à pareille heure souper chez moi, dit-elle ; le repas est servi, les vins les plus estimés vous seront offerts, et dans l'attente d'hôtes distingués, amis du plaisir et d'une philosophie facile, j'ai commandé un festin choisi... Que le dieu couronné de pampres vous fasse trouver ici l'oubli des heures !

En achevant ces mots, Afre passa dans une salle à manger pavée de mosaïques.

En entendant ces paroles, en voyant cette table chargée de mets exquis, le vieillard secoue la tête avec tristesse. Ses forces défaillantes lui font une obligation de prendre quelque nourriture ; mais il se contentera de pain et de légumes.

Il s'approche de la table, la bénit, et levant les yeux au ciel, il récite à voix haute un psaume à la louange du Christ, tandis que son compagnon répète à voix basse la même prière.

Afre les regarde tous deux, et devant ce vieillard à barbe vénérable, à cheveux blancs, et cet adolescent candide, en prêtant l'oreille à ces invocations sacrées qu'elle n'a jamais entendues et qui lui remuent le cœur sans qu'elle en comprenne bien le sens, elle s'étonne,

elle se trouble et sent pour la première fois le rouge de la confusion lui monter au visage.

— Seigneur, qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Narcisse, évêque d'un petit troupeau de chrétiens que Dioclétien menace de décimer. Les soldats du préfet ont ce soir cerné ma demeure ; j'ai dû fuir, car il ne m'est pas permis de courir au devant de la mort dans la crainte que, sans pasteur, le troupeau ne vienne à se disperser... Je vous ai demandé un asile pour attendre que l'orage s'éloigne de nous, et un peu de pain pour soutenir ma faiblesse.

— Seigneur ! s'écria Afre en tombant à ses pieds, je suis indigné de vous recevoir... Il n'est point dans la ville de créature plus avilie que moi... et je n'oserais toucher le bord de votre vêtement...

— Ne craignez rien, répondit Narcisse, le Sauveur mon Dieu a été touché par des mains impures et il est resté sans tache. Ne savez-vous pas que la lumière du soleil éclaire les cloaques et les lieux immondes et remonte au ciel aussi splendide qu'elle en est descendue ? De même, ma fille, recevez en votre âme les clartés de la foi afin que, purifiée de tout péché, vous puissiez vous réjouir de m'avoir reçu dans votre maison.

— Le baptême ! être sauvée ! répéta la Cyprïote : Ah ! ne cherchez point à abuser de l'ignorance d'une pauvre fille qui n'a reçu d'autres leçons que celles du culte de la déesse qui a son temple dans l'île du plaisir... Quelle philosophie m'apportez-vous ? Quel homme pouvez-vous être, vous qui osez dire à une femme perdue : — Il y a encore pour toi un pardon et une réhabilitation possible !

(A continuer).

PENSEES.

Sans la religion les hommes s'égorgeraient pour la plus belle femme ou la plus grosse poire.

NAPOLÉON.

En fait de religion et de morale, je me défie des gens qui habitent les frontières ; ce sont des contrebandiers.

J. FÈVRE.

N'entretenez pas de votre bonheur un homme malheureux.

PYTHAGORE.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal

Imprimé et publié par E. SÉNÉCAL, 4, Rue St. Vincent.